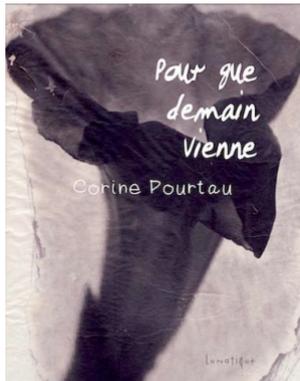


CORINE POURTAU

Pour que demain vienne



2017 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-51-7

LUNATIQUE

EXTRAITS

Valse lente

Autour d'elle, l'agitation d'une fin de journée ordinaire... Les gens se pressent. Bottes, écharpes, chapeaux, manteaux serrés autour de corps invisibles. S'anime le ruban des véhicules qu'on verrouille et déverrouille, s'allument les phares, résonnent les bips, les coups de Klaxon impatients pour forcer le passage. Et à l'entrée du bâtiment, immobile, cette silhouette rencognée dans son blouson trop fin pour la saison et qu'elle ne quitte pas des yeux, cette blondeur qui se pare de tonalités maldives – joues enfiévrées ou lividité souffreteuse – au gré du néon. C'est bien lui, pourtant, elle ne se trompe pas.

C'est une ancienne voisine avec qui elle garde de loin en loin le contact qui l'a avertie. Un jeune homme, planté quai Jean-Moulin depuis une huitaine et qu'elle croise tous les soirs ou presque vers 19 heures, en allant faire ses ménages. Une fois ou deux, elle l'a revu en rentrant, vers 22 heures. Elle pense l'avoir reconnu, mais comment en

être certaine ? Il a tellement changé, si c'est vraiment lui. Amaigri, les traits fatigués. Et toujours seul. Toujours l'air d'attendre, à la même place, devant la même entrée. Elle ne pouvait pas se taire, n'est-ce pas, mais elle ne voudrait pas non plus lui donner de faux espoirs. Quelques années de plus, à ces âges, ça fait une telle différence...

pp. 12/13

Pas de deux

Il y avait bien cette Vierge immense qu'elle avait aperçue, peu de temps avant leur arrivée, par le coin décollé du plastique qui obstruait la vitre arrière de la camionnette qui les avait transportées, Anna, elle et les autres filles. Cette Vierge dressée au sommet de la colline, sur sa tour de pierre. Est-ce qu'il ne se trouverait pas une chapelle, tout à côté ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas s'y réfugier, quand il ferait moins noir ? On ne chasse pas les pauvres gens des endroits consacrés, n'est-ce pas ? Nulle part dans le monde. Dieu ne le permet pas. Ni la Sainte Vierge... *Marie, Mère de Dieu, protégez-moi... Et vous, Enfant Jésus, donnez-moi la force...*

Le pire, ce n'était pas le froid, ni ses vêtements glacés, raidis par l'humidité. Ce n'était pas non plus la douleur, elle

en avait vu d'autres ! Le pire... c'était la peur... Elle avait bien senti qu'elle s'était mal réceptionnée sur le sol inégal. Ce lancinement, de la cheville jusqu'au bout des orteils... Puis plus rien. Suffisamment longtemps, du moins, pour qu'elle n'y songe plus.

Mais la peur... Ce rongeur qui avait planté ses dents dans la chair de son ventre et qui ne la lâchait plus. La peur quand elle avait compris. Quand ils avaient ramené Anna dans la pièce où ils les tenaient enfermées toutes les cinq. Quand ils l'avaient jetée, plutôt, comme un paquet souillé, couverte d'ecchymoses et du sang plein les jambes.

pp. 36/37

Pavane

Ils avaient marché en silence, l'un derrière l'autre, jusqu'en haut de la falaise où l'air chargé d'embruns avait fait remonter jusqu'à eux l'odeur soufrée des laitues de mer. Là, ils s'étaient assis au sec, sous un surplomb rocheux, et Marc, soupirant un « Caro, si tu savais... », avait posé sa tête sur ses genoux. Pour la première fois, elle n'avait pas senti dans ce geste la désinvolture et la familiarité qui d'ordinaire les raccrochaient à l'enfance. Il y avait eu au contraire quelque chose d'impérieux, de possessif et de

sensuel abandon en même temps. Puis il avait tourné son visage vers elle, un petit rire d'excuse avait fusé de ses lèvres pleines, dans lesquelles elle avait été prise d'une envie soudaine de mordre doucement. Elle n'en avait rien fait, bien sûr, cependant Marc avait dû sentir cette impulsion. Il s'était relevé brusquement et il était resté nerveux le reste de la journée.

Depuis ce moment, les choses n'avaient plus jamais été les mêmes. Des années, ils s'étaient touchés sans y penser, s'étaient emmêlés les bras et les jambes dans leurs jeux d'enfants, avaient appuyé leurs têtes l'une contre l'autre sous la lumière d'une lampe pour feuilleter le même livre d'images. Des années, ils s'étaient empoignés, ils avaient chahuté, roulé ensemble sur la pelouse ou sur le sable. Et d'un seul coup, au retour de cette promenade sur la falaise, ils ne s'étaient plus touchés.

pp. 77/78

Bacchanale

Les mots vibraient en elle, nommant les unes après les autres les sensations confuses qui l'avaient étouffée jusque-là, dénouant leur écheveau, libérant son cœur. Ce poids des jours, sans raison, ces enthousiasmes qui tournaient

court, cette sensation d'attendre elle ne savait quoi qui ne venait pas, le vide, l'impossible adhésion à ce qui passionnait ses amis au lycée, le sentiment perpétuel d'être à côté, décalée, tout était dit là, dans le livre, et présenté d'une manière qui l'éclairait d'un jour nouveau. Elle avait l'impression de se voir dans un miroir, à cette différence qu'elle ne contemplait plus, impuissante et honteuse, le mystère d'un mal-être qui l'isolait des autres, mais qu'était enfin justifiée, magnifiée, une sensibilité – la sienne – que son acuité et sa démesure rendaient belle comme le long poème de Baudelaire qu'elle adorait. Et si justement perçu, si magistralement rendu qu'elle en tremblait, en pleurait à chaque fois de gratitude. Elle n'était plus seule, entravée d'élan douloureux, coulant à pic dans l'indifférence générale, à la traîne de toutes les modes, de toutes les tribus au lycée. Quelqu'un inventait pour elle des phrases à la douceur de caresses. Il y avait dans les silences et dans les mots de Corentin une promesse d'avenir pour elle aussi, un au-delà de la vitre embuée qui serait tendre et beau, et qui prenait dans son esprit le visage souriant d'Adrien Lachenal.

Séguedille

Quand elle entre dans le passage, la grande horloge murale au-dessus du magasin de miniatures pour maisons de poupées l'accueille, comme depuis un quart de siècle à présent, immuablement surmontée de son 1846, dont elle se demande encore ce qu'il commémore. Chaque fois qu'elle avance sous la verrière et qu'elle lève les yeux sur son cadran, elle est saisie du même attendrissement, se revoyant vingt-cinq ans en arrière, avec à l'épaule sa besace qui contenait toutes ses possessions : quelques vêtements, une seconde paire de chaussures, de l'argent à peine pour tenir deux semaines. Mais elle avait alors la détermination d'entreprendre, l'appétit de vivre *une vie d'exception*, d'ouvrir devant elle *l'infini des possibles*.

Des possibles elle en a ouvert beaucoup, trop peut-être, car il lui arrive par moments de se dire qu'il est temps pour elle de *faire ses adieux*, de se retirer dans un endroit préservé où vieillir avec ses souvenirs... Écrire, peut-être. Mettre en forme ses mémoires. *Laisser à la postérité* une image d'elle-même authentique, l'image de cette femme sensible et forte qu'elle a été, de cette femme qui a mis sa célébrité au service de grandes causes humanitaires. Laisser *sa vérité*, bien différente de celle qu'on s'est ingénié à lui construire tout au long de sa carrière, bien différente des

« témoignages » que ceux qu'elle a côtoyés s'empresment depuis quelques années de monnayer en succès de librairie, parce qu'ils s'imaginent que l'avoir croisée un jour, une semaine, un mois, un an, leur donne le droit de plaquer sur elle des paroles définitives. Elle s'est toujours refusé à commenter ces ouvrages qui sortent sur sa vie, sa carrière, comme des champignons dans un sous-bois après la pluie, et n'a pour le moment autorisé aucune biographie officielle. Tout simplement parce qu'elle ne voit personne capable mieux qu'elle-même de raconter qui elle est véritable...

pp. 120/121